

Rencontre

«En janvier 1933, l'arrivée d'Hitler au pouvoir pouvait être évitée»

Dans un essai passionnant, le grand spécialiste français du nazisme Johann Chapoutot montre qu'une partie de la droite libérale et autoritaire a misé sur celui qui disait incarner le destin du Reich

Alexandre Demidoff

Le coup était presque parfait. Ce 30 janvier 1933, Franz von Papen, 53 ans, a la moustache électrique. Il a convaincu le président Hindenburg, le «vieux» comme on le surnomme, de nommer Adolf Hitler chancelier. En joueur d'échecs, il a misé sur la diagonale du fou. D'ici quelques mois à peine, il en est convaincu, l'incurie du petit hystérique éclatera au grand jour. La composition du gouvernement préfigure d'ailleurs sa déconfiture: sur 12 ministres, trois seulement sont nazis.

Baron du Zentrum, chancelier en 1932, battu à plate couture dans les urnes lors des deux scrutins législatifs de l'année, Franz von Papen tient sa revanche. Il n'est que vice-chancelier, mais la presse, elle, parle bien de cabinet Hitler-Papen. Il n'imagine pas un instant qu'il sera bientôt évincé par celui qu'il a adoubé. Ces années 1930-1933 où le destin de l'Allemagne et de l'Europe s'est joué revivent dans *Les Irresponsables. Qui a porté Hitler au pouvoir?*, essai éclairant et engagé de Johann Chapoutot, auteur notamment de *La loi du sang: penser et agir en nazi*.

Inéluctable, donc, cette accession au pouvoir d'un homme qui dira, en 1939, que le destin du Reich dépend de lui, comme le note son biographe, Ian Kershaw? Non, soulignait il y a quelques jours Johann Chapoutot devant le public captivé de la Société de lecture à Genève. Au mois de décembre 1932, un autre manœuvrier, le général Kurt von Schleicher, est nommé chancelier. Il a une stratégie – le Querfront – pour éviter Hitler: rassembler la droite, l'aile gauche du parti nazi représentée par Gregor Strasser, et la droite du Parti social-démocrate. Cet officier prussien fait figure de «général social» pour ses partisans, de «général bolchévique» pour ses détracteurs. Ne prévoit-il pas une réforme agraire d'ampleur? Elle entraînera sa chute et sa démission le 28 janvier 1933. Papen avait un autre scénario sous le coude.

Qu'est-ce qui anime Kurt von Schleicher en décembre 1932?

Pendant deux ans, il a œuvré pour constituer l'union des droites et faire entrer les nazis au gouvernement. Mais il a changé d'avis à l'été 1932, quand il constate qu'ils ne tiennent pas parole. Ils s'étaient engagés à soutenir le chancelier Papen à condition qu'il dissolve le parlement et organise des élections et qu'il ré-autorise les SS et les SA. Papen s'exécute sans rien obtenir en échange. Pis, les nazis sèment le chaos dans les rues allemandes en juillet 1932. Schleicher est prêt à beaucoup de choses pour maintenir un pouvoir de droite autoritaire, mais pas à s'allier à des gens qui se révèlent aussi dangereux.

Quelle valeur a pour vous cette séquence de décembre 1932 – janvier 1933?

Le moment Schleicher est un magnifique exercice d'histoire contre-factuelle que mes collègues allemands ont eux-mêmes pratiquée. Je me réfère beaucoup aux travaux de Wolfram Pyta, le biographe d'Hindenburg, qui a tra-

vailé sur l'hypothèse Schleicher. La période 1930-1933 est présentée comme le paradigme de l'Histoire téléologique selon une vision qui voudrait que tout menait nécessairement à Hitler. Or cet épisode montre que l'Histoire n'obéit pas à une logique déterministe. Dans l'univers des possibles qui se déploient à la fin de 1932, un autre scénario pouvait s'écrire...

La vague brune n'était donc pas irrépensible?

Il faut se méfier des métaphores naturalisantes, qui présentent la poussée nazie comme un phénomène naturel indépendant de la volonté humaine. En novembre 1932, le parti nazi est en crise. Il a perdu 4 points aux élections législatives, passant de 37% en juillet 1932 à 33% à l'automne. Pis, il est divisé à son sommet, Gregor Strasser, leader de l'aile gauche du parti et grand rival d'Hitler, menace de faire sécession. L'avenir est indéfini et dépend des acteurs qui ont des intérêts à défendre et une liberté d'action. Rien n'obligeait Papen à rencontrer Hitler secrètement le 4 janvier 1933 pour fomenter une alliance.

Quel est son objectif?

Il constate l'affaiblissement des nazis et se dit, avec un instinct de boursicotier, qu'il peut les acheter à la baisse. Le cabinet Hilter-Papen, c'est 12 ministres, dont trois nazis seulement. C'est la bonne affaire!

Papen s'enferme tout au long de 1932, essayant deux échecs cuisants dans les urnes et une motion de censure au Reichstag, acceptée par 92,5% des députés. Pourquoi s'entête-t-il ainsi? Avec son cabinet de «barons», des notables typiques des élites patrimoniales, il est persuadé de s'inscrire dans la durée. Ses ministres et lui sont aisés, aristocrates, haut gradés parfois, réticulés avec tout ce qui compte dans l'industrie, la presse, la finance, etc. Bref, ils sont persuadés d'être les meilleurs. Ils ont d'ailleurs un profond mépris pour Hitler, un «type de caniveau». Leur



THE TEMPORARY TRIANGLE.

VON HINDENBURG AND VON PAPAN (*together*)—

“FOR HE'S A JOLLY GOOD FELLOW,
FOR HE'S A JOLLY GOOD FELLOW,
FOR HE'S A JOLLY GOOD FE-EL-L-OW,
(*Aside: "Confound him!"*)
AND SO SAY BOTH OF US!”

Après le 30 janvier 1933 et l'accession d'Hitler à la Chancellerie, dessinateurs de presse et commentateurs soulignent que sans le président Hindenburg (à gauche) et l'ex-chancelier Franz von Papen, le leader du parti nazi n'aurait pas accédé au pouvoir. Ce triangle est bien temporaire: le vieux maréchal mourra à 86 ans, le 2 août 1934, et Papen sera forcé de démissionner quelques jours plus tard. (Imago/Gemini Collection)



Valentin Flaureau pour Le Temps

«Quand des gens se prétendent le meilleur barrage contre l'extrême droite tout en en reprenant ses mots et ses idées, ils pavent le chemin de la catastrophe»

but? Détruire la démocratie parlementaire qui peut, parfois, porter la gauche au pouvoir, instaurer un régime présidentiel fort ad vitam. Leur projet est autoritaire et libéral. Il exalte l'industrie privée, le profit, l'économie libre de marché. Mais il faut pour cela un cadre stable.

La droite allemande est composite. Qu'est-ce qui la fédère?

Ses partis ne représentent pas les mêmes intérêts, ne serait-ce qu'entre les agrariens, soit les grands propriétaires terriens, et les industriels. La grande force des nazis, c'est de résoudre ces contradictions en portant un projet commun qui consiste à détruire le marxisme, les communistes du KPD, les sociaux-démocrates du SPD et les syndicats. Ils offrent au patronat la revanche de 1918, cet épisode traumatisant où il a dû tout lâcher dans un contexte révolutionnaire. Rappelez-vous les accords de Legien-Stinnes du 15 novembre 1918 où il doit accepter les huit heures de travail par jour, la représentativité syndicale, etc.

Cette ligne explique-t-elle l'adhésion du petit patronat d'abord, puis du grand, au parti nazi?

Ce que propose Hitler, notamment dans son discours de Düsseldorf en janvier 1932, est clair: «Avec nous, vous serez de nouveaux maîtres chez vous!» Mille cinq cents patrons applaudissent à tout rompre et ça s'achève par une standing ovation.

Quel rôle joue alors le maréchal Hindenburg, élu une première fois président du Reich en 1925, avant d'être réélu, au printemps 1932, à 83 ans?

C'est une statue vivante! Il cumule le pouvoir légal rationnel au sens de Max Weber et le pouvoir charismatique. Il s'attache d'abord en homme d'honneur qu'il prétend être à défendre la Constitution de Weimar. Mais il n'encaisse pas la victoire du SPD en 1928. Pour lui, les sociaux-démocrates, ce sont les déserteurs, les anti-patriotes, etc. Quand le patronat entre en guerre contre ce gouvernement accusé de plonger l'Allemagne dans l'abîme, il se laisse convaincre que le parlementarisme est néfaste. Au fond, c'est un Junker – un aristocrate terrien –, jusqu'au

bout des ongles. Il finit par défendre ses intérêts et ceux de sa caste.

Magnat de la presse, milliardaire, député et leader du Deutsche national Volkspartei, Alfred Hugenberg joue un rôle important dans l'arrivée des nazis au pouvoir. Quel est son projet?

Régénérer l'Allemagne, c'est-à-dire la purger de ce que la droite appelle le bolchévisme culturel qui recouvre le féminisme, le droit des homosexuels, le combat contre le racisme et l'antisémitisme, l'art moderne, etc. Il crée un consortium médiatique qui possède une vingtaine de titres et qui livre, par un système d'abonnements, des éditos tout prêts et des articles pré-rédigés à 1600 journaux. Il possède aussi deux compagnies de cinéma, dont celle qui produit les actualités cinématographiques. A la fin des années 1920, on peut dire qu'il a nazifié l'opinion publique.

A la même époque, le philosophe Oswald Spengler théorise la post-vérité. Dans quel sens?
Quand j'ai préfacé son fameux livre, *Le Déclin de l'Occident*, dans sa réédition chez Gallimard, j'ai été frappé par son actualité. Il théorise que la vérité des faits est secondaire, que le patron de presse est un investisseur qui n'a pas pour but de gagner de l'argent, mais d'imposer une ligne politique. Il souligne encore que chaque public doit avoir son support, le tabloïd pour le *lumpenproletariat*, le journal de qualité pour un lectorat plus éduqué, etc.

L'information est donc déjà une arme?
Il estime que la démocratie est une illusion, qu'on n'en a pas les moyens. Selon lui, le citoyen a l'impression de s'informer en achetant un journal, alors qu'en vérité il n'est qu'un ignorant orienté comme un soldat par des officiers – les journalistes – qui vous amènent où ils veulent.

Vous soulignez les échos des années 1930 dans nos actualités...

En termes géopolitiques, ça paraît évident. On revient à un capitalisme de prédation qui ne s'embarrasse plus du droit international. Les nazis disaient ouvertement que celui-ci ne s'appliquait pas à l'Allemagne parce qu'il avait été inventé par ses ennemis. Trump passe son temps à dire que les normes internationales ont été faites pour nuire aux Etats-Unis et qu'il ne les respectera pas.

Mais cette lecture par décalque ne risque-t-elle pas d'être trompeuse?

Dans son livre *Récidive, 1938*, que je cite, le philosophe Michael Fössel substitue le concept de récidive à celui de retour. Nous sommes en pleine récidive avec des acteurs sociaux, à commencer par Elon Musk, qui réactualisent une gestuelle nazie. Mais parler de «récidive», c'est aussi dire qu'il n'y a pas de fatalité, que les protagonistes de l'Histoire ont leur libre arbitre.

Qu'est-ce que cet «extrême centre» dont vous déplorez, aujourd'hui comme hier, l'irresponsabilité?

L'extrême centre est cette notion que l'historien Pierre Serna a forgée pour désigner le parti qui, en 1795, met fin, à travers le Directoire, à la Révolution française. Il s'affirme centriste, humaniste, à équidistance des jacobins et des royalistes. Or dans les faits, il concentre les pouvoirs, centralise, réprime, donne au besoin du canon contre la foule. Cette mouvance économiquement libérale et autoritaire traverse les époques, jusqu'à Emmanuel Macron, avatar, au fond, du Von Papen de 1932. Sa politique me semble tout aussi irresponsable. Quand des gens se prétendent le meilleur barrage contre l'extrême droite tout en reprenant ses mots et ses idées, ils pavent le chemin de la catastrophe. Goebbels disait en 1932: «J'ai écouté le discours de Papen à la radio, ce sont nos idées de A à Z.»

Qu'est-ce qui vous a surpris en vous penchant sur cette période?

L'écho contemporain. Je ne m'attendais pas à ce que ce soit aussi explicite, jusque dans les mots et les raisonnements. Quand Papen condamne les extrêmes, mais pose qu'il y a extrême et extrême», cela rappelle le discours de l'extrême centre français, qui distingue le Rassemblement national, avec lequel il peut lui arriver de voter des lois, et La France insoumise, diabolisée. Ce qui m'a surpris aussi, c'est que les élites économiques décident froidement de liquider la démocratie dès le printemps 1930. Ceux qui détiennent les clés de la maison se transforment en incendiaires. Papen incarne cette élite patrimoniale – qui n'est pas celle du travail, du mérite, de l'excellence – que guident d'abord ses intérêts.

A vous écouter, on va vers le pire...

Au contraire, le message du livre est rassurant: il fait de nouveau rimer espoir et Histoire. On se rend compte en se penchant sur ces années que rien n'était encore décidé le 29 janvier 1933. Ce qui nous rappelle qu'en Histoire, rien n'est jamais écrit. ■

Récit

La traversée des frontières liquides

En dressant le portrait d'une vingtaine de lacs internationaux, Daniel de Roulet invite à penser un monde global

Julien Burri

Victoria, Titicaca, Wannsee, Constance, Verbano... L'écrivain-marcheur a fait le tour d'une vingtaine de lacs frontaliers. L'essai qui en découle se lit comme un roman ou une succession de nouvelles dressant à la fois l'histoire d'un lieu et sa traversée sensible. Une forme originale et habitée d'enquête géographique, sociologique, écologique et littéraire.

Pourquoi des lacs frontières? Dans un café genevois, l'auteur explique: «Attaquer de front le nationalisme ne sert à rien. La littérature procède de manière oblique. Par exemple, en rappelant que deux pays qui partagent un lac sont obligés de coopérer, de s'entendre pour le gérer.»

Cartographie intime

Le recueil culmine dans une marche à deux, en plusieurs étapes, tout le long des rives du Léman. «L'idée de ce livre était toute simple. Quand je suis à Genève, lorsque je lève la tête, je vois le Salève, le Mont-Blanc, le Jura... Mon paysage est français. Ou moitié suisse, moitié français. Beaucoup de gens ne s'en rendent pas compte. C'est la même chose au bord du lac de Constance, à Locarno, poursuit l'auteur. On parle de mal du pays, on devrait parler plutôt de mal du paysage. Avec Blocher, on s'est engueulés à propos des lacs. Il collectionne des toiles de Hodler, notamment des vues du Léman. Un jour je lui ai dit: «Ne voyez-vous pas que les tableaux de Hodler montrent en réalité des paysages français?» Il m'a répondu (*il imite l'accent suisse allemand*): Vous aimez raconter fake news!»

Une cartographie plus riche se dessine dans l'espace et dans le temps. L'auteur met subtilement en relation des faits apparemment éloignés pour mieux dresser le portrait des lieux aujourd'hui. Le Wannsee, à Berlin, a été jusqu'à la chute du Mur coupé en deux par le rideau de fer. C'est sur ses rives que,

le 20 janvier 1942, a été avalisée la «solution finale du problème juif». Bien plus tôt, en 1811, que le jeune écrivain Heinrich von Kleist a mis fin à ses jours avec sa bien-aimée Henriette Vogel. Sous la plume de Daniel de Roulet, ces événements dessinent, conjointement, une même histoire.

Les profils varient, la liste de ces eaux enclavées comprend aussi une «mer», la Caspienne, ou le lagon de Courlande, entre la Lituanie et la Russie. Le Livigno, entre le Tessin et l'Italie, est artificiel. Il a comblé une vallée et englouti des hameaux. Si le Victoria et la Caspienne diminuent comme peau de chagrin, le Khanka, entre la Russie et la Chine, voit ses rives minées par la montée de ses eaux polluées, un «déluge lent».

A chaque fois, que ce soit en Suisse, dans les Balkans ou en Amérique, la saveur de la découverte et le plaisir de la différence sont toujours présents, sans naïveté. Le Khanka, encore lui, surnommé «la perle de l'Orient», est entouré par une nature surréelle, dans laquelle le nord et le sud semblent se fondre, où l'ours et le renne côtoient le tigre et le boa constricteur. Dans un monde qui se referme, la rive russe est aujourd'hui devenue quasi inaccessible au voyageur occidental.

Les ouvriers du Val di Lei

Les frontières tracées sur l'eau paraissent absurdes: la faune et la flore, mais aussi la pollution, les traversent allégrement. L'écrivain résume: «Les montagnes divisent, les lacs rapprochent.» Les lacs sont des biens communs qui obligent les pays à collaborer, s'ils veulent les préserver. Ils sont révélateurs de notre incapacité récurrente à penser le monde comme un tout.

Si on perçoit sans cesse le narrateur en interaction avec les riverains, il aurait pu davantage faire entendre leurs voix. Celles, par exemple, des 3400 ouvriers italiens qui ont bâti, au péril de leur vie, le barrage du Val di Lei. Entre 1956 et 1963, 3000 graves accidents de chantier ont été recensés, dont 26 mortels, rappelle l'auteur. Mais si cette lacune ne saute pas aux yeux, c'est peut-être parce que Daniel de Roulet parvient à nous faire «rencontrer» les lacs. Ce sont eux les véritables personnages de ses récits.

A la manière d'un Olivier Rolin, il sollicite les écrivains qui l'ont précédé pour enrichir son propos et surtout forger son propre regard, contemporain. «On écrit par couches, on est un palimpseste par rapport à ceux qui ont écrit avant nous», explique-t-il encore, attablé devant un galopin de bière. «Si on a le culot d'ajouter un texte sur le Léman, il faut connaître ceux qui existaient déjà, comprendre le point de vue qu'ils ont adopté. Stendhal, Tolstoï, Dostoïevski, tant d'auteurs

admirés ont trempé leur plume dans ce lac. Ou Rousseau, que je détestais pour son mode plaintif et larmoyant. En le relisant, je me suis mis à admirer son style.»

L'odeur des lacs

Lorsqu'on lui demande s'il se voit comme un explorateur, il réfute l'idée. «Les écrivains-explorateurs, c'est terminé. Bouvier, que j'admire, pouvait encore avoir l'impression que personne n'avait fait le même trajet que lui. Aujourd'hui, les découvertes se situent ailleurs. Elles ne se trouvent plus dans l'exploration de lieux prétendument «vierges» et «inconnus», mais dans le déplacement de son propre corps à l'intérieur d'un espace donné. Cette exploration sensible se déroule au niveau de la micro-observation. Elle n'est plus surplombante, mais à taille humaine. J'essaie de goûter le monde.»

Les paysages aqueux, d'une certaine manière, lui échappent, c'est peut-être pour cela qu'ils continuent de le fasciner. «Chaque lac possède une odeur différente, selon les saisons. Je n'ai pas le vocabulaire pour décrire les odeurs. Je sais les reconnaître, mal les décrire.» Dans un monde qui voit s'élever de nombreux murs frontières, l'écrivain conserve, comme boussole, cette phrase de Kafka: «Toute littérature est assaut contre la frontière.» ■

L'auteur sera présent au Salon du livre de Genève pour deux rencontres: «Des frontières, pourquoi, comment?», le 21 mars à 13h sur la scène du Cercle de la librairie et de l'édition; et «Bernard Comment et Daniel de Roulet enjambent les frontières», le 22 mars à 14h sur la scène du Chalet.



Genre Récit
Auteur Daniel de Roulet
Titre Frontières liquides
Journal de lacs
Editions Phébus
Pages 287

CABINET DE CURIOSITÉS

La chronique de Philippe Simon

L'homme qui accoucha à Bayeux

Par un cheminement dont je vous fais grâce, je suis très récemment tombé sur un magnifique petit article du médiéviste Baptiste Laid, dans lequel il établit un inventaire des représentations (littéraires ou picturales) de la grossesse masculine au Moyen Age.

Oui: au Moyen Age. De fait, contrairement à ce que l'on pourrait penser de prime abord, travailler, fût-ce dans l'imaginaire, les frontières des genres n'est pas une invention de ce monde contemporain que l'on dit dénué de tout repère. Après tout, le premier homme enceint n'était-il pas Adam, dont on dit qu'il portait dans l'une de ses côtes tout ce qu'Eve allait être?

Mais si l'on en revient aux exemples sélectionnés par Baptiste Laid, on se rend vite compte que nos devanciers prémodernes utilisaient la plupart du temps ce motif dans des objectifs bien précis. Au tournant du XIe

et du XIIe siècle, le moine Serlon de Bayeux écrit (en latin) une satire dirigée contre Gilbert de Caen, dans laquelle il fait de cet abbé à la goinfrerie légendaire un homme enceint en raison de la rotondité de son ventre (*Molem uentre geris qua praegnans esse uideris*). Toujours à Bayeux, on notera que sa célèbre tapisserie (réalisée entre 1066 et 1083) semble montrer, dans la section dite de la «scène d'Elfygva», un homme en train d'accoucher (mais les historiens de l'art en débattent toujours). Dans la fameuse chantefable *Aucassin et Nicolette* (on est un bon siècle plus tard), c'est le roi de Tolelore qui «gissoit d'enfant» – mais on est là dans un texte qui joue constamment des renversements carnavalesques.

Chez Marie de France (la plus ancienne voix féminine de la littérature francophone, rappelons-le), la thématique de la grossesse masculine est plutôt utilisée comme une

parabole de la crédulité: dans sa fable n° 43 («Le paysan et l'escarbot»), elle conte l'histoire d'un homme qui se croit enceint. Mais la vérité était tout autre (et attention, elle pique un peu): les douleurs abdominales de notre pauvre agriculteur étaient en fait dues à un bousier qui s'était logé dans son ventre (en passant par-derrière). Comme de coutume, c'est un peu plus tard, chez ce cher Rabelais, qu'on trouvera les évolutions les plus étranges en la matière. Pantagruel? Une vraie couveuse, même si d'un genre particulier, reconnaissons-le: d'un «[...] pet qu'il fist, il engendra plus de cinquante mille petitz hommes nains & contrefaictz». Alcofribas se permettait tout, c'est même à ça qu'on le reconnaît. ■